1RE ANNÉE — No 10 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 9 AOUT 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Les numéros du mois d'août paraîtront le 9 et le 30.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

Le Sablier

Ton cœur est un sablier fin,
Un joli bijou d'étagère
Où l'amour, en poudre légère,
Parait couler, couler sans fin.

Mais non, ta tendresse est pesée !
L'amant que ton cœur préférait
De ta mémoire disparait
Dès que la poudre est épuisée.

Et pour le remplacer, sa main
N'a qu'à tourner sur sa base
Ton petit cœur, ce double vase,
Où coulera jusqu'à demain,

Dans une chute insaisissable,
L'amour que tu mesureras
A celui que tu choisiras,
Belle oublieuse au cœur de sable....

VICTOR PITTIÉ

?

TOUTE fantastique que soit cette histoire, je vous la raconte comme on vient de me l'écrire.

Naturellement, aucun nom ne sera donné ; il ne saurait cependant y avoir d'inconvénient à mentionner que la scène a eu les Provinces Maritimes pour théâtre.

Il y a quelques années, Mme X..., une Acadienne, rêva d'une maison et d'un jardin dans une campagne. Le rêve était tellement vivant qu'il lui fallut, à son réveil, faire effort de jugement et de raison pour se rendre compte qu'elle n'avait été, dans cet endroit, que par l'imagination. Ce songe se répéta durant plusieurs nuits consécutives et elle devint tellement familière avec l'habitation qu'elle y voyait, qu'aucun détail ne lui était étranger.

Au déjeuner, elle faisait à son mari et à ses enfants des descriptions minutieuses d'une chambre bleue, d'une chambre rose et des autres pièces de la maison, sans oublier la disposition des allées et des plates-bandes du jardin.

—Quel dommage, disait en riant M. X..., que ton imagination ne soit pas habitable, car elle nous offre là une belle installation !

Après quelque temps, le rêve ne se répéta plus, et les années passèrent...

Dernièrement, Mme X... se rendit avec son mari dans le Nouveau-Brunswick, pour visiter une maison dont on offrait la vente dans les journaux et qui semblait répondre aux désirs qu'ils avaient d'une pareille acquisition.

Le spectacle qui attendait Mme X... en arrivant à cette propriété, la frappa d'un étonnement si grand qu'elle ne trouva pas de paroles pour l'exprimer. C'était la maison, les dépendances, le jardin du rêve !

Le propriétaire vint au devant d'eux et leur fit visiter la maison du haut en bas. Il y avait, en effet, la chambre rose, la chambre bleue et jusqu'à cet escalier tournant que Mme X... avait autrefois décrit comme étant d'ascension trop raide.

Au salon, Mme X..., recouvrant la voix, dit :

—N'y avait-il pas une porte, ici, ouvrant sur le hall ?

—Elle existe encore, madame, répondit poliment la maître de la maison, mais nous l'avons condamnée il y a quelque temps pour y placer ce meuble qui la masque complètement.

A ce moment, on vint chercher le propriétaire que sa femme mandait immédiatement chez elle.

Il s'excusa auprès de ses hôtes et disparut.

—Comment se fait-il, dit M. X... à sa femme, quand ils furent seuls, que tu connaisses l'existence de cette porte.

—Ne m'en parle pas ! s'écria Mme X..., prête à fondre en larmes, nous voici dans la maison que j'ai vue en rêve tant de fois ! Et, continua-t-elle en s'approchant d'une fenêtre, je la retrouve exactement comme elle m'est apparue ; je reconnais même ce X que le ciseau a taillé dans une des pierres de la façade, et ce saule dont les racines croisent trop fortement une des allées du jardin.... J'en suis toute nerveuse.

Le maître de la maison entrant sur ces entrefaites, prit à part M. X... et lui dit :

—J'ai à vous faire part d'un fait bien étrange. De la fenêtre de sa chambre, ma femme vous a vu venir ainsi que Mme X. et, figurez-vous qu'elle a reconnu, dans la personne de votre épouse, trait pour trait, la figure de cette dame, qu'elle a vue, pendant des semaines en songe, il y a quelques années, se promenant dans le jardin, puis, montant et descendant l'escalier. N'est-ce pas vraiment singulier ? Ma femme en est toute bouleversée, et je me demande si vous ne pourriez pas expliquer ce phénomène.

—Vous me voyez peut-être plus perplexe que vous, répondit M. X. Voici que je dois encore ajouter à votre surprise en vous racontant ceci.

Et il lui fit le récit de ce que l'on sait déjà.

Maintenant, les soi-disant acquéreurs se demandent :

Devons-nous renoncer à acheter cette maison qui nous conviendrait en tous points sans cette malheureuse histoire ? Ou, ne nous est-elle pas plutôt assignée par une force supérieure à laquelle nous devrions céder, parce qu'il y va peut-être de notre bonheur ?

Si cette question vous était posée, dites, que répondriez-vous ?

FRANÇOISE.

La chanson des nouveaux époux

Par Mme Adam (Juliette Lambert)

(La chanson des Nouveaux Epoux se compose de dix poèmes en prose où les sentiments les plus nobles, les plus patriotiques, comme les plus tendres sont exprimés en un rythme élevé dont la mélodieuse harmonie jamais ne lasse. Chaque poème de ce chef-d'œuvre littéraire fut illustré par les artistes les plus célèbres. Nommons : Benj. Constant, Ed. Detaille, Gustave Doré, Jean-Paul Laurens, Jules Lefebvre, Fernand Lematte, Hector Roux, A. Morot, Munkacsy et Toudouze. Cette édition remarquable est aujourd'hui complètement épuisée, et tout en conservant précieusement le don généreux que nous a fait l'auteur d'un des rares exemplaires qui restent encore, nous désirons faire participer les lecteurs de ce journal à notre fête intellectuelle, en reproduisant, ici, l'un après l'autre, ces chants épiques, si justement appelés, "le Décaméron de l'amour chaste." En le lisant, ceux qui ont aimé, se souviendront peut-être.... Note de la Réd.)

L'ARCO FELICE

TOUS deux à cheval, au galop, sortent de la villa Fusari. Après avoir côtoyé les ruines des temples écroulés, ils gagnent le rivage du golfe de Baïa, pour jouir, en marchant, de la fraîcheur du soir.

Les paysans qu'ils rencontrent sourient en les voyant venir, s'arrêtent pour les saluer au passage, et longtemps les suivent du regard, sans envie, comme approuvant la fortune d'avoir fait ce jeune couple si beau, et sans doute si heureux.

"Dois-je toujours, la première, dit-elle, être forcée de rompre le silence ? Avant notre mariage, tu ne cessais d'exprimer ton amour, d'exalter ton bonheur futur, et maintenant ?"

Lui ne répondit pas.

"Parle !... n'importe quelle parole, mon bien-aimé. N'est-ce pas que la brise est plus douce encore aujourd'hui, que le parfum de la vigne en fleur est plus pénétrant, que la vague est plus molle, et le ciel plus profond ?"

Il se taisait.

Les chevaux se rapprochèrent, et ralentirent le pas dans l'étroit chemin qui contourne le Mont-Nouveau.

Le golfe de Baïa disparut.

Le jeune homme et sa compagne s'enfonça dans le bois, sous l'ombre des marronniers. Tandis qu'il caressait d'une main distraite le cou de son cheval, elle frappait du bout de sa cravache les feuilles et les déchirait.

"Tout ce qui aime a une voix, dit la jeune femme. Ecoute les ramiers qui ne craignent pas de répéter la même note amoureuse ; les mouches dansent et bourdonnent dans la même lumière, tout le jour : toi seul, tu te lasses..."

Il sourit.

Les époux, au sortir du bois, reprirent la route. Au loin, un pâtre chantait.

Elle l'aperçut, debout, perché au faîte d'une arcade qui s'ouvrait sur la mer immense.

Le pâtre chantait :

De celui qui conte,
De celui qui tait
Ses joies d'amour,
Qui donc aime plus ?
Dis, ma bien-aimée !

"Dis, ma bien-aimée !" répéta l'amant.

La jeune femme garda le silence : mais bientôt, pressant son cheval :

"Berger, cria-t-elle, je voudrais savoir comment s'appelle ta chanson.

"*La Chanson des nouveaux époux.*"

"Et cet arc élevé où tu trônes comme un augure, et sous lequel nous allons passer, demanda le jeune mari, sais-tu son nom ?"

Le berger répondit :

L'ARCO FELICE.

JULIETTE LAMBER.

⁂ Mlle Blanche Grimaud, la gentille artiste qui vient de mourir si subitement, était connue pour la vivacité piquante de ses reparties.

Un jour, elle fut invitée à venir jouer la comédie dans le salon d'un député très opportuniste.

—Et vos amours, mademoiselle ? questionna l'indiscret parlementaire.

—Comme vos convictions politiques monsieur, seulement, au lieu de changer selon mes intérêts, ils changent selon mes sentiments.

Jamais, depuis ce jour, le député en question ne pria Mlle Grimaud de revenir chez lui.

Nos Fils

(Conférence aux Dames Patronnesses de l'Institution des Sourdes-Muettes)

(SUITE)

ALORS il arrivera nécessairement, que soit à la suite d'une grande douleur ou d'un beau soir de bonheur, peut-être simplement en un beau jour de confiance, nous lui disions doucement, à ce fils adoré : Viens, mon enfant, que je t'apprenne la vie ; viens, bien-aimé, que mes lèvres t'enseignent à vaincre et à triompher. Ce qu'est la vie ! mon Dieu, nous le savons toutes, nous : les jours les plus beaux sont les jours les plus courts ! Jean Reboul, le doux poète, a dit si exactement en parlant de ce monde de misères et de souffrances :

Là jamais entière allégresse ;
L'âme y souffre de ses plaisirs,
Les cris de joie ont leur tristesse
Et les voluptés, leurs soupirs !

La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes,
N'a garanti le lendemain.

Disons-leur, pourtant, que malgré ses écueils, malgré ses déboires, la vie apporte ses douceurs à qui l'emploie vaillamment, la satisfaction du devoir accompli, étant le plus grand bonheur ici-bas.

Imprégnons leurs sentiments d'une teinte chevaleresque. Au fait, pourquoi pas ? En pratiquant le culte du beau, en affirmant le règne du noble et du juste, je ne crains pas de le dire, en quoi nos fils pourraient-ils être ridicules ou diminués ! J'ai connu des hommes bien simples, de braves gens sans aucune prétentions dont la délicatesse de langage, les manières affables et polies, le respect qu'ils témoignaient aux femmes me faisait concevoir d'eux la plus haute estime ; quant au contraire, j'ai coudoyé de grands hommes, au moins réputés tels, qui me faisaient parfaitement horreur tant ils se montraient peu francs dans leurs agissements, égoïstes et malveillants à l'égard des humbles, mal-appris et rudes auprès des dames.

La mère est donc plus près de l'enfant que le père,—à elle de conserver cette influence voulue par la nature,

affirmée par sa volonté ! Créatrices nous sommes dans notre chair, créatrices nous devons être dans la formance des aptitudes, dans le moulage des cœurs.

Initions ces imaginations maléables aux beautés de la nature ainsi qu'aux nuances délicates du sentiment. Combien, ô combien, seront douces et calmantes les sensations de l'homme fait qui retrouvera dans un coucher de soleil, un bruissement de feuilles ou en des modulations harmoniques, la présence de cette femme qui apparait la première dans la souvenance des jeunes années. Autant que faire se peut, tâchons d'embellir la vision qu'ils auront de nous, nos fils... quand ils seront *grands, qu'ils auront souffert !* et que nous ne serons plus là.

Il est bon d'avoir le culte du passé, qu'ils le sachent ! quand on a des traditions à suivre et à transmettre on va droit dans la vie.

Habituons la petite âme à se juger elle-même, en toute sincérité comme en toute justice, sans orgueil et j'appuyerai sur cet autre mot : sans fausse modestie. Ah ! la fausse modestie ! cette immense vanité des lâches : Voilà, la cause d'un si grand nombre de talents avortés, de tant d'inutiles et coupables existences—je vous le demande à quoi peut atteindre en valeur sociale celui qui se croit bêtement bon à rien ou qui trouve plus commode de vivre comme s'il en était ainsi.

Comment, Dieu nous a donné un cœur que nous pouvons faire large à l'amour ; une intelligence apte à comprendre toutes les beautés, pourvu que nous nous en donnions la peine et voilà des individus qui se croient sur terre uniquement pour laisser faire...

Ces gens-là mangent, dorment, s'amusent, travaillent, souffrent, aiment et meurent comme ça... s'en s'occuper de rien ; si la brise est douce, ils regardent béatement le soleil et ils sont bons mais ils sont sots,—si la tempête surgit, ils tourbillonnent au gré des raffales sans songer qu'il y a un port pour les naufragés et un Sauveur qui leur tend les bras — ces deux bras admirables, toujours largement ouverts dans l'offrande irrassasiée d'un cœur divin. Adorable cœur dont on ne vêut plus dans nos sociétés modernes—hélas, si nous songions un peu à ce qu'ils sont devenus ceux qui se sont passés de *Lui !* hontes, des mondes écroulés.

Pour ce qui est des inoffensifs, des faibles, ils sont coupables de ce qu'aucune pensée supérieure n'élève leur conscience,—ils ignorent la charité et ne sont susceptibles d'aucune ambition. Les pauvres ! ils se trouvent trop petits pour rendre service, trop peu doués pour aimer, trop oubliés du Créateur pour se sentir au front l'étincelle divine. Ah ! ces égoïstes, ces tièdes, ces peureux, voilà, ce qu'il ne faut pas que nos fils soient.

A nous qui portons dans nos flancs les germes des races futures, à nous d'élever les âmes très haut, très haut : la vie la plus humble est sublime quand elle s'accomplit les yeux levés, cherchant l'inneffable perfection — songeons qu'elle est indispensable, même médiocre cette vie miséreuse, à l'harmonie de la volonté suprême.

Hommage donc à la mère ! hommage à celle qui relève les cœurs. Qu'elle soit la femme forte dont parle l'Evangile. Qu'elle cherche sa voie et la trouve. Qu'elle comprenne que c'est peu de chose de faire des créatures selon la chair, si elle est impuissante à les faire surtout selon l'esprit.

Ah ! mesdames, quand la maternité est comprise ainsi : tout à la fois œuvre humanitaire et civilisatrice, peut-on s'étonner que tant d'hommes qui furent honorés pour leur seul mérite, aient puisé l'essence de leur génie et de leur grandeur dans un modeste cœur de femme... On reconnaîtra que bien des artistes, aux immortelles renommées, aient pu reproduire sans s'en rendre compte le rêve d'amour d'une pauvre extasiée. On rendra honneur à qui de droit si des auréoles liliales font arc-en-ciel en des esprits tourmentés de poètes, puisque la pensée pieuse de l'honnête femme qui fut leur mère rayonne encore pour y faire resplendir l'immortalité sur des fronts mâles.

Allons ! mesdames, un peu de courage, soyons attentives ! Aimons nos fils pour eux, élargissons nos cœurs, ornons nos esprits afin que nos fils soient dans la nécessité de s'élever jusqu'à nous.

C'est alors qu'on pourra dire justement le mot de St-Paul : la femme est la gloire de l'homme.

MME DONAT BRODEUR.

Montréal, 16 mai 1900.

A Mesdames nos épouses

L'UNE d'entre vous a demandé, dans un récent numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, comment nous aimerions être à votre place, si vous étiez à la nôtre. Permettez à une malheureuse victime de l'hymen, de vous donner là-dessus une opinion basée sur une longue et douloureuse expérience.

Supposons, mesdames, que vous soyez époux et que, hélas ! nous soyons femmes.

Aimeriez-vous entendre quotidiennement résonner à vos oreilles des propos comme celui-ci : les hommes sont des sots et des brutes, *le mien* surtout est une bête. Je serais si libre et si heureuse si j'étais encore fille. J'aurais pu épouser un Tel qui est aujourd'hui sénateur. Ah ! si j'avais voulu, je ne serais pas réduite à surveiller le ménage de ma maison.

Ces sortes de compliments font partie du mobilier de beaucoup de familles ; on dirait même qu'ils ont été consignés au contrat de mariage.

Si vous étiez le mari et que vous travailleriez douze heures par jour afin de gagner votre subsistance, seriez-vous heureux, de vous faire traiter de vaurien pourvu que vous ne fournissez pas à votre femme les moyens de remplacer les toilettes fort convenables par des costumes aussi riches que ceux de madame une Telle dont elle est jalouse ? Aimeriez-vous payer dix dollars pour le chapeau de votre chère moitié et n'être pas assez riche pour orner votre propre tête d'un couvre-chef de trois dollars ? Seriez-vous gai, le soir, en entrant au foyer, de constater que madame n'a pas eu le temps de préparer le diner parce qu'elle est allée avec une amie, et à vos dépens, entendre une telle pièce à une matinée théâtrale, ou bien, qu'elle s'est rendue, pour économiser, à un encan et à un grand magasin d'occasions, où elle a payé le prix du neuf plusieurs objets de seconde main dont vous n'aviez aucun besoin ?

Quand vos affaires vous appelleront au loin, trouverez-vous agréable que votre femme se mette à pleurer pour vous accompagner, vous accuse de vouloir la tromper si vous n'acquiescez pas immédiatement à ses instances ; puis, dépense vingt-cinq à cent dollars dans ses préparatifs de voyage, vous occasionne double frais partout, et pour comble de bonheur, dise, au retour, que vous aviez l'air niais en chemin de fer ou dans une hôtellerie ?

Comment aimeriez-vous vous éveiller la nuit pendant que votre femme compte la monnaie laissée dans vos poches, lit votre cahier de nótes, mêle vos papiers, et, sous prétexte de brûler une lettre écrite d'une main féminine, jette au feu votre bail ou le chèque que vous deviez déposer à la banque ?

Seriez-vous toujours joyeux, si vous trouviez votre femme en sanglots parce que l'on vous a vu sur la rue avec une cliente ? Aimeriez-vous que votre épouse reçoive mal les dames avec qui vous êtes en relations commerciales, sous prétexte qu'elles sont vos maîtresses ?

Quelle figure feriez-vous si, à un moment donné, vous remarquiez sur votre mouchoir les initiales de votre voisin ? Vous pâmeriez-vous de joie, si, un jour, en cherchant votre habit, vous aperceviez, dans la garde-robe, un appareil de téléphone soigneusement caché sous les costumes de madame ? Est-ce que vous permettriez à votre chère épouse de lire sous vos yeux les lettres que vous recevez de votre mère ou votre sœur ?

Aimeriez-vous entendre constamment disputer quelqu'un dans votre maison et être souvent le témoin impuissant de scènes terribles à propos de rien ?

Non, vous ne pourriez jamais vous faire à ce genre de vie, car il faut, pour y résister, la force physique d'un homme, le désintéressement d'un patriote et l'humilité d'un moine. Quant un homme se marie—fut-il avocat ou politicien—il doit renoncer à avoir le dernier mot dans la discussion. S'il veut réduire sa femme *à quia*, elle s'écrie qu'il la déteste, et s'il y réussit, elle fond en larmes et reste toute la journée sans lui dire un mot.

Ah ! mesdames nos épouses, nous sommes bien punis pour avoir succombé à vos charmes et nous gagnons chaque moment de joie que vous nous causez inconsciemment.

N'est-il pas naturel que très souvent, nous allions au cercle chercher une douce tranquillité que nous refuse notre propre foyer ? Nous sommes bien excusables de lancer par intervalles un furtif sourire à telle ou telle jeune fille dont la bonne humeur et le riche caractère n'ont pas encore connu les aigreurs du mariage.

Dieu, qui vous connaissait, mesdames, n'a pas voulu, par pitié pour nous, vous donner votre rôle. Nous lui en rendons grâce, et nous nous consolons d'être les époux, car notre sort aurait été cruellement insupportable si cette rude tâche vous avait été confiée.

MAC SOREL.

Montréal, 1er août, 1902.

Entre Epoux

Rivière du Loup (en bas),
15 juillet 1902.

MON CHER MARI,

NOUS sommes arrivés, les enfants, la bonne et moi sans encombre et en parfaite santé. J'ai reçu ton télégramme ce matin. Je ne sais comment il se fait que tu n'aies pas trouvé la clé du buffet. Vous autres, les hommes, on dirait quand vous cherchez une chose que vous priez en même temps pour ne pas la trouver. Je dois avoir mis la clé sous le rug de la salle à manger, sous la troisième ou quatrième rosace du tapis à partir de la table. C'était pourtant facile à trouver comme bonjour.

Les enfants sont heureux de se trouver ici, mais, j'ai toutes les misères du monde à les empêcher d'aller jouer dans le sable. La bonne a bien du mal à les tenir toujours propres, surtout, avec le gros Paul, qui pleure pour se déchausser et barboter sur la grève. Je ne sais de qui il tient pour avoir des goûts comme ça.

J'espère que tu ne t'ennuies pas trop. Dans quel restaurant vas-tu prendre tes repas ? Fais attention, je t'en prie, à ne pas mettre la maison à l'envers. Tu pourrais fumer sur la petite galerie, en arrière, et surtout prends garde au feu. Quand tu pars, le matin, pour ton bureau, ferme les fenêtres, parce que la poussière entre et se pose partout.

Allons, bonjour, mon chat, sois bon garçon pour

Ta petite femme qui t'aime,

CÉLANIRE.

P. S. Je pense tout à coup que la clé pourrait bien être dans le pot à l'eau en argent, sur le buffet, ou bien encore sous un des coussins du sofa. A moins qu'elle ne soit sous la statue de Saint-Joseph, dans notre chambre à coucher. J'ai coutume de la mettre là, des fois. Cherche comme il faut.

C.

Montréal, 21 juillet 1902.

Ma chère Célanire,

Il faut croire que j'avais mal regardé, car la clé était restée dans la serrure

Je suis content d'apprendre que tu t'es bien rendue ainsi que tes enfants. Il me semble que tu pourrais les laisser jouer à leur saôul ; quand j'étais à l'âge de Paul, j'ai sali plus d'un fond de culotte dans le sable et je ne m'en suis que mieux porté. — C'est ennuyant comme le diable en ville ; les maris sont presque tous veufs comme moi, et tu comprends, c'est pas amusant. Je vais manger chez Bélivoir, et le soir pour tuer le temps, Machin et moi, nous allons au Parc Sohmer : il y a des beaux ballets, je veux dire que la musique est belle. Ça me fait penser que j'ai rencontré au Parc, Catherine Roque qui s'est bien informée de toi et des enfants. Sais-tu qu'elle est amusante comme tout. Tu m'avais toujours dit qu'elle n'était pas très fine, mais, je t'assure, qu'elle est drôle à se tordre. Je voulais inviter quelques amis à venir faire une partie de bluff à la maison, mais tous les meubles sont si bien entortillés qu'il n'y a pas moyen de s'en servir.

J'embrasse les enfants et toi-même.

ZÉPHIRIN.

Rivière du Loup (en bas)
27 juillet 1902

Mon cher mari,

J'ai reçu ta lettre et j'espère que la chaleur n'est pas trop forte à Montréal. Je t'assure qu'il fallait bien envelopper tout, dans la maison, car les mites ne se seraient pas gênées pour faire leurs ravages. Et puis, je

te dirai bien qu'il vaut peut-être mieux que tu ne fasses pas d'invitations, car, des hommes ensemble, c'est bon à mettre le désordre et à déranger sans rien remettre à sa place. Imagine que Mme Duranleau nous contait l'autre jour, que son mari, l'été dernier, s'était fait chauffer un peu d'eau pour prendre un bain de pieds avant de partir pour voyage (entre nous, je crois bien que c'était pour en prendre un punch) puis il avait oublié de fermer la clé du gaz. Et tout le temps qu'il est resté à la campagne, près de deux mois, le gaz a toujours brûlé ! Le compte s'est monté au-dessus de 200 dollars. Depuis qu'elle m'a dit cela, je suis toujours inquiète. Quand la femme n'y est pas, ça va mal souvent, dans la maison. Fais bien attention au gaz, et prends garde aux allumettes que tu jettes sans regarder si elles sont éteintes ou non.

Est-ce que tu ne pourrais pas venir faire un tour à la campagne? C'est amusant ici, il y a beaucoup de beau monde. Puis, les toilettes sont splendides. Tu as l'air de croire que je suis bien mise, cependant, si tu voyais les robes de Mme Merino et de Mme Lacarrière, tu me trouverais chenue, à côté d'elles. Je ne comprends pas cela, c'est un vrai mystère quand ou pense que Merino fait bien moins d'argent que toi et que Lacarrière a fait faillite il n'y a pas longtemps... Figure-toi que cette pauvre Mme Pastré, elle, porte encore ses vieilles robes de l'année dernière ; moi, je t'assure que je resterais à la ville plutôt que de venir me promener avec des vieilleries. Elle a dit—pour s'excuser, tu comprends—qu'elle vient à la campagne pour les bains et le bon air et non pour y faire une exposition de robes. Si cela ne fait pas pitié des raisons pareilles ! Ses enfants ont l'air de petits ramonneurs ; je crois qu'elle ne les débarbouille que pour les repas et le coucher, et, tout le reste du temps, elle les laisse courir dans la plaine, aux bluets et aux framboises, ou patauger au bord de la mer. Elle nous soutenait à Mme Charnet et à moi que c'est la santé, ça ; mais elle a toujours été une excentrique, tu sais. Eh bien, moi, je puis t'assurer que je les tiens en ordre parfait, nos enfants. Poulette et Bibine sont toujours habillées en blanc, et elles font très attention à ne pas froisser leurs broderies. M. Alloa, de Paris, dit qu'elles sont jolies à croquer et qu'elles me ressemblent comme deux gouttes d'eau. C'est un homme très intelligent que ce monsieur Alloa, je t'assure. Il a bien hâte de te connaître, dit-il.

L'autre soir, au dîner, il y a eu une prise de bec entre Mme Parseval et Mme Fancigny, là, devant tout le monde. Tu peux croire si c'était amusant ; je te raconterai cela en détail. Tous les pensionnaires à l'hôtel ne parlent que de ça ; il faut avouer que la Parseval est terriblement mauvaise langue, mais la Fancigny, aussi, est jalouse à n'en pas voir clair. T'as bien de la chance, toi, d'avoir une petite femme comme moi, qui n'est pas jalouse pour un sou.

Au revoir, cher vieux. Regarde comme je t'ai écrit une longue lettre pour te désennuyer. Tu ferais mieux de ne pas aller au Parc Sohmer, parce qu'il y a des courants d'air. Je ne comprends pas que tu trouves Catherine intéressante, elle est laide comme un masque et avec cela, elle s'habille comme Cathos. Elle a beau courir après les hommes, cela ne la fera pas marier plus vite.

Les enfants sont bien et nous t'embrassons tous.

Ton affectionnée,

CÉLANIRE.

P. S.—Je suis bien aise que tu aies trouvé la clé du buffet. Je la croyais perdue.

Montréal, 6 août 1902.

Ma chère femme,

J'accuse réception de ta lettre en date du 27 juillet. Je ne pourrai pas descendre à la Rivière du Loup cet été. Les affaires sont *dull*, il est vrai, mais il faut toujours les suivre de près, d'autant plus que le petit Chose est à la veille de déposer son bilan, parait-il, et il y aura peut-être quelque argent à faire à ce moment. N'en parle pas à personne de la faillite de Chose, ça n'est pas encore connu. Tu peux rester à la campagne aussi longtemps que tu le voudras ; les enfants ne pourront que bénéficier de leur séjour à l'eau salée. C'est bien ennuyant à la ville, mais que veux-tu ? il faut bien faire des sacrifices dans la vie. Heureusement que le frère de Catherine est un bon chum ; il m'a amené plusieurs fois veiller chez lui. C'est une distraction pour moi, car, il n'y a presque pas moyen de veiller à la maison ; les boules de goudron qu'on as mises partout, pour les mites, je suppose, sentent mauvais comme le diable. Tu as tort de parler mal de Mlle Catherine ; elle est très aimable et bien complaisante ; elle a recousu deux boutons à mon paletot, puis, elle est bonne cuisinière, car elle m'a fait manger un gâteau superbe qu'elle avait confectionné elle-même. Il était rudement bon.

J'ai hâte d'entendre le récit circonstancié de l'affaire Parseval vs. Fancigny. Amuse-toi bien. Comme je te l'ai déjà dit, tu peux rester aussi longtemps que tu le voudras. Je vais aller dîner dimanche chez Mlle Catherine et son frère.

Ton affectionné mari,

ZÉPHIRIN.

(Télégramme)

Rivière du Loup, 7 août 1902.

Rentrons demain à Montréal moi et enfants. Viens nous rencontrer gare Bonaventure à 7½ p. m.

CÉLANIRE.

Pour copie conforme.

CIGARETTE.

Que la salle à manger soit fraiche

LA température des salles à manger est souvent trop élevée. Il arrive fréquemment que les servantes négligent d'aérer la pièce et d'en surveiller la température.

Une température de 70 degrés Fahrenheit est vraiment trop pour une salle à manger. Il faudrait 60 degrés tout au plus.

Si vous habitez durant l'été un appartement exposé au midi, que vous souffriez de la forte chaleur, il est facile d'obtenir une atmosphère délicieuse en fermant toutes vos fenêtres dès le matin, après une bonne heure d'aération, et rideaux tirés. Vous disposez dans les pièces des touffes de plantes champêtres, telles que la rue, la menthe poivrée, la lavande, la verveine. Vous prenez en outre de nombreuses tranches de citrons en fines rondelles, que vous disposez dans une coupe. L'atmosphère que vous vous composez ainsi est d'une fraicheur délicieuse.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XIX

Château de Rauchenstein, avril.

VOILA ce que vous avez perdu à plaisir! Votre incognito a été complètement respecté! Mais se présenter sous un tel masque à des gens qu'on connaît, qu'on nomme ses amis, n'est pas de bon goût, Monsieur, et je voudrais que la pluie vous eût encore davantage transpercé.

Je vous avais décrit ma chambre très minutieusement, vous la connaissiez assez; qu'aviez-vous besoin de faire le curieux? Je n'aime pas la curiosité; c'est si vulgaire! Il y a des défauts nobles et des défauts communs; la curiosité est de ces derniers, Monsieur le Mentor! Je n'avais pas osé m'informer de vos travaux de peur de paraître indiscrète. Vous, vous avez trouvé plus simple de faire votre enquête vous-même. Je ne suis pas une héroïne de roman, et ne trouve aucun charme à de pareilles surprises. Je ne suis pas davantage vaniteuse; sans cela, j'aurais été enchantée de vous voir découvrir mes graves études. A présent, tout me semble gâté, comme si une gelée avait flétri mes fleurs et les jeunes pousses des hêtres; elles baissent leurs petites têtes, bordées d'un liseré noir, en signe de deuil. Je n'ai raconté à personne ce que vous aviez fait: je ne veux pas qu'on se moque de vous.

ULRIQUE DE HORST-RAUCHENSTEIN.

P. S. — La salle Gurzenich est vaste; il y tient deux mille personnes. Vous aurez donc plus de peine à nous y trouver que dans notre propre maison.

XX

Griefswald, 1er mai.

Illustre Princesse,

Non, je n'ai jamais subi de désillusion, je ne puis donc sympathiser avec Votre gracieuse Altesse. Je connais le mot; ainsi que tous les gens de ma classe, j'ai reçu une solide instruction grammaticale; mais je ne pourrai jamais connaître la chose.

C'est que je n'apprécie jamais les gens au-dessus de leur valeur, quoiqu'en face de vous, je m'en sois parfois donné l'apparence. J'ai toujours su, par exemple, que, dans ce qu'on nomme la haute société, la forme importait plus que le fond. On peut briser le cœur d'un homme, pourvu qu'on le fasse dans les formes; on peut même tuer quelqu'un si personne ne doit s'en apercevoir.

Quel dommage que la littérature allemande perde par ma faute un traducteur de Dante! Si je sens trop le poids des remords, je finirai par être obligé de suppléer, dans mes heures de loisir, à ce qu'auraient produit les vôtres. J'espère que vous ne laisserez pas les choses aller si loin.

D'ailleurs, pour désillusionner, il faut avoir créé des illusions. Je ne crois pas vous avoir jamais induite en erreur ni vous avoir jamais représenté ma personne autrement que sous les traits d'un plébéien enraciné dans ses mauvais principes. Cependant la chose est possible. Sais-je toujours ce que je vous ai écrit, pour ainsi dire entre la veille et le sommeil? Daignez accepter, en tout cas, l'expression de mes regrets et de mon profond repentir?

Et ne vous préoccupez pas du festival. Je n'ai encore jamais été au-devant de personne; on vient toujours à moi, non que j'aie plus de valeur qu'un autre, mais parce que les hommes, sans distinction de rang, s'imanent qu'un individu qui va droit son chemin et ne demande de conseil à personne, doit être intéressant.

Si j'avais d'avance consulté Votre Altesse sur la façon de me présenter au château de Rauchenstein, Elle m'aurait sans doute donné le conseil de faire comme l'Evêque de Limbourg et le Professeur X... de Giessen. Ces messieurs arrivent par le train de quatre heures, et repartent par celui de dix. Votre Altesse m'aurait reçu dans le salon, "les mains tendues," nous aurions causé en famille de la température, de l'Italie, de la Suisse, ou de quelque question littéraire, j'aurais goûté des bécasses de la chasse princière, dégusté du meilleur vin de Steinberg, etc., — Mais, je dois le dire à Votre gracieuse Altesse, avec des graines de sorbier, on ne prend que des grives et non des sangliers. Plutôt que de vous entendre jouer par ordre du piano après dîner, j'aime mieux faire un plongeon dans le Ryck, ce qui n'est pourtant pas une mort agréable.

Pourquoi vous écrire encore sur ce sujet, il ne nous intéresse ni l'un ni l'autre. Nous nous étions (pardonnez ce pluriel arrogant, les habitudes du langage rendent difficile de s'exprimer autrement) nous nous étions réciproquement persuadés que nous avions quelque chose de commun, une parenté remontant à notre ancêtre Adam. Vous croyiez qu'avec un peu de peine, on pourrait me dresser à me conduire dans votre salon comme l'Evêque de Limbourg, vous croyiez même que je n'avais que de nobles vices et aucun défaut vulgaire; je m'imaginais que, sous l'Altesse, il restait une étincelle de la vraie personnalité humaine. Avouons-le franchement, avant de nous dire adieu; nous ne l'avons pas cru réellement; nous souhaitions seulement de le croire.

Je suis heureux d'une chose, c'est que vous n'ayez trouvé en moi aucun défaut *noble*, car, à mon avis, après les nobles vertus, les nobles vices sont ce qui a fait le plus de mal en ce monde.

Cependant, chez nous autres gens vulgaires, la plus grande impolitesse n'est pas de parler de soi, mais de parler aux autres de ce qu'ils ne peuvent comprendre. Comme je n'excelle pas dans ce talent, je préfère terminer ici.

Votre dévoué serviteur,

DR. BRUNO HALLMUTH.

XXI

Rauchenstein, 9 mai.

Dites-moi un peu, cher Monsieur le Professeur, dans quel état d'esprit vous vous êtes trouvé, après m'avoir écrit toutes ces grossièretés? Etiez-vous allégé? Ne sentiez-vous plus de bile? Ou bien avez-vous en écrivant, surexcité encore votre haine et votre rancune contre les grands de ce monde? J'ai une confession à vous faire: après m'être montrée si raide et si irritable à votre égard, toute ma colère s'est évanouie en fumée, mais complètement! Je l'ai cherchée; j'ai voulu lui donner pâture afin de la fortifier et de l'accroître; mais plus je cherchais cette pâture, moins je la trouvais, et ma colère s'en alla, d'abord d'anémie, puis de phthisie galopante. En recevant votre réponse, j'ai tellement ri que mon chien a pris peur et m'a sauté à la figure, appuyant ses pattes sur mes épaules. Vous le grand savant, moi la pédante écolière, nous nous sommes conduits en vrais enfants, et je ne vous ai fait attendre ma lettre que pour laisser à votre fureur le temps de mourir, elle aussi, d'anémie. Est-elle morte, bien morte? N'est-ce pas, mon ami, vous lui tordrez le cou, et nous n'en parlerons plus jamais?

Je ne sais comment il m'est encore arrivé d'oublier que j'étais Ulric l'écolière, qui doit aimer à jouer des tours cent fois plus fous que celui de mon Mentor, au lieu de parader pompeusement sur les grands chevaux de l'étiquette et du décorum. Je vous cite Horace, et je veux cacher mon Dante! Je vous dépeins ma chambre, et il ne vous serait pas permis de la voir? Je vous occupe de ma petite personne, et la curiosité vous serait interdite; Je vous fais une description effrayante de mes exhibitions musicales, de nos conversations gantées, de nos interminables parties, et vous iriez ensuite les affronter! Je comprends qu'on ait peur d'une partie de casino, plus que du tumulte d'une bataille.

Votre amie Ulric, comme malheureusement beaucoup de ses semblables, est une mauvaise tête, éprise de tout ce qui sort de la règle, et cette première entrevue a vraiment quelque chose d'aussi original et d'aussi imprévu que possible.

J'ajoute que ma phrase sur les défauts nobles était un peu risquée. Ma grand'tante, par exemple, est affreusement curieuse, et cependant c'est du sang bleu, s'il en fut! Vous voyez que je suis du moins bon enfant, et que je m'avoue avec franchise dans mon tort, quand j'ai parlé un peu trop vite? Là-dessus, descendez gentiment de votre chaire, venez me donner une poignée de main et dites que vous étiez d'humeur atrabilaire. Confession générale et absolution réciproque, jusqu'à notre prochaine querelle! Prenez garde; ne jurez pas si fort que c'est la dernière fois. Je suis très susceptible, je prends tout à la lettre, je ne comprends pas la plaisanterie, et je deviens tout de suite désagréable. Il faut se dire que j'ai vécu dans un isolement relatif, surtout sans société de mon âge et que je ne suis pas habituée aux taquineries. Mes cousins ont tous un peu peur de moi et disent: "Elle a une langue affilée comme une épée." Mais je ressemble aux gros chiens; je n'attaque que les forts; je laisse les faibles tranquilles; tout au plus m'entend-on gronder un peu, en passant mon chemin.

A propos, je voudrais bien savoir comment Mara vous aurait reçu, si elle s'était trouvée dans la chambre. J'ai grande confiance dans ma chienne; j'adopte aveuglément ses sympathies et ses antipathies. Quel dommage qu'elle n'ait pas été là! Si elle n'avait pas défendu la citadelle, la reddition s'en serait suivie d'elle-même! Je lui ai fait sentir une de vos lettres, et elle a remué la queue. Est-ce par sympathie, ou parce qu'elle espérait déchirer encore celle-là? Je n'ai pu le deviner et je suis tout aussi avancée qu'avant. Mon aveugle vous a entendu jouer et a dit: "La main du maître s'est posée sur les touches, et les cordes ont résonné d'amour." Or, l'oreille d'une aveugle est au moins aussi fine que l'odorat d'un chien.

C'est ma faute, d'ailleurs, si vous ne vous êtes pas fait reconnaître; je ne vous en ai pas laissé le temps.

Là-dessus, mon ami, ne nous promenons pas comme des lions rugissants, prêts à s'entre-dévorer. En ce qui concerne le vin de Steinberg, vous l'auriez certes bu avec plaisir; nous en avons d'excellent, et même de 1811! On doit le boire le jour de mon mariage; je ne sais pourquoi, car je rends grâce à Dieu de n'être pas née en l'an 1811. Jusqu'à cet évènement, les bouteilles pourront se couvrir de bien des toiles d'araignées. Je ne suis pas faite pour me marier, car je ne puis me courber sous la main d'un maître. Non, non, jamais! Quand je songe à ces mots: — "Tu obéiras à ton mari!—" je frissonne des pieds à la tête.

ULRICQUE.

XXII

Greifswald, 12 mai.

Très gracieuse princesse,

Enfin! Je n'espérais vraiment pas que vous auriez tant de bonté et de grandeur d'âme.

En voyant passer le 6 mai sans m'apporter la réponse qui pouvait arriver ce jour-là, je me persuadai que je n'en attendais pas. Mais vers le soir, je montai à l'étage supérieur, dans l'appartement de mes parents, que je conserve depuis vingt ans exactement tel que ces êtres chers l'ont laissé en quittant ce monde, je me jetai sur un tapis et m'avouai que j'avais agi d'une façon impardonnable. Si vous étiez un homme, Dieu sait que je vous aurais télégraphié le jour même, pour mettre mes regrets à vos pieds. Vous vouliez m'écraser encore davantage, et c'est pourquoi je reçois aujourd'hui cette lettre d'une bonté sans égale. Si jamais mon imagination vous avait évoquée autrement que comme un de ces êtres de lumière, apparu par ironie en ce monde au milieu des humbles mortels, je vous en demanderais pardon aujourd'hui. Mais jamais je ne l'ai osé. Mon âme est remplie à votre seul nom d'un sentiment qui ne peut s'expliquer en paroles, quelque chose d'infinissable, que moi, l'homme rude et dur, je ne puis m'expliquer, car il est en désaccord avec toutes mes théories.

(*A suivre.*)

La pitié est-ce de l'amour ?

Cette phrase est-elle vraie ? "*La pitié c'est presque de l'amour.*"

L'amour peut commencer par la pitié et peut finir par elle

MARC LEGRAND.

LA pitié est l'émotion éprouvée, à la vue réelle ou purement imaginaire d'une misère physique ou morale, émotion généralement accompagnée du désir de soulager cette misère. On peut la ressentir à l'égard d'un ami, d'un indifférent, de même quand on a un peu de générosité au fond du cœur, à l'égard d'un ennemi. C'est dire que l'amour n'en est pas un élément indispensable. Il est certain qu'il la rend plus facile et plus efficace, il est évident aussi que ceux qui aiment le plus, ceux dont le cœur est le plus large, sont aussi les plus disposés à s'apitoyer sur les misères d'autrui, mais la pitié ne saurait être assimilée à l'amour, à moins qu'on appelle amour ce lien très vague qui unit tous les hommes, uniquement parce qu'ils sont des être semblables et qui porte les meilleurs d'entre eux à faire aux autres ce qu'il voudraient qu'on leur fit. La preuve c'est qu'on s'apitoie sur le sort des gens inconnus, indifférents par conséquent ; la preuve encore, c'est que souvent rien n'est moins fait pour inspirer la sympathie que les misères qui inspirent la pitié.

La pitié est cependant voisine de l'amour — ce dernier mot pris naturellement dans son sens très large — quand à ses conséquences ; puisqu'elle nous entraîne à faire pour des indifférents ce que nous ferions pour nos meilleurs amis ; elle est quelquefois aussi un acheminement vers l'affection, car il est bien vrai qu'une charité faite attache souvent autant qu'une charité reçue ; mais la pitié n'est pas l'amour, et ce dernier n'en est ni le principe ni la conséquence nécessaire.

VIOLETTE.

Qui ose prétendre que "la pitié c'est presque de l'amour," quelle absurdité ! Non, je puis même en parler par expérience : J'ai éprouvé jadis, une grande, une immense pitié pour un être jeune et maladif dont j'étais, je puis le dire "l'idole." Lorsque nous étions en présence, son regard se rivait sur moi, jusqu'à ce que ses yeux rencontrassent les miens et lorsque émue de pitié, devant son air suppliant, je lui faisais l'aumône d'un sourire, d'un serrement de mains, ou d'une parole si banale qu'elle fût, son visage s'éclairait d'une lueur étrange qui m'effrayait presque. Je plaignais sincèrement ce malheureux garçon, et je prenais à tâche de ne point encourager le sentiment qu'il avait pour moi, mais je sentais bien, que jamais, jamais je n'aurais pu l'aimer ; ma pitié, si profonde et si sympatique qu'elle était, se fût plutôt par la contrainte, changée en haine qu'en amour.

P. DESFONTAINES.

Cette phrase n'est vraie que pour les femmes ; pour elles, la pitié aussi bien que l'admiration, se lie souvent à l'amour.

Chez les hommes, jamais la pitié ne peut être de l'amour. Même devant la souffrance et les larmes qu'ils causent, si parfois leur cœur s'émeut, c'est plutôt par amour-propre.

Femmes, gardons-nous de la pitié des hommes, en vérité, elle est si peu sûre ! sachons plutôt avoir leur admiration devant les efforts de notre travail et les résultats de notre dignité.

R.

L'Art de s'Habiller soi-même

Apprêt du corsage tailleur (*Suite*)

EN règle générale, lorsqu'on assemble les coutures, qu'elles quelles soient, on doit soutenir le biais sur le droit fil, c'est-à-dire laisser aller sous les doigts plus de longueur du côté en biais que du côté en fil droit, il ne faut cependant pas exagérer afin que le biais ne fronce pas.

Quand le biais n'est pas assez soutenu, le fil droit qui est cousu avec ce biais fronce, si l'étoffe est légère, ou bouffe, si elle est forte ou consistante. Quand le biais est trop soutenu c'est lui au contraire qui fronce ou qui bouffe. Pour assembler les coutures, il est toujours préférable de tenir son ouvrage de manière à avoir le biais, c'est-à-dire la partie à soutenir vers soi, et la partie à tendre au-dessous.

Pour les corsages, les jaquettes, et généralement tous les vêtements ajustés, voici comment il faut bâtir les coutures.

1° Soutenir très légèrement, de 2 à 3 millimètres, le dos sur le petit côté au-dessus et au-dessous de la ligne de poitrine.

2° Soutenir le petit côté sur la pièce au-dessus du bras de 3 à 4 millimètres dans le haut (depuis l'emmanchure jusqu'aux deux tiers à peu près de la hauteur comprise entre l'emmanchure et la taille.)

3° Soutenir légèrement le devant sur la pièce de dessous du bras dans le haut (depuis l'emmanchure jusqu'à la moitié de la hauteur comprise entre l'emmanchure et la taille.)

4° Soutenir un peu le second côté de la deuxième pince dans le haut (depuis la pointe jusqu'à la moitié de la hauteur de la taille.) Ce bord doit être d'autant plus soutenu que la pince est plus biaisée

La première pince est bâtie juste, c'est-à-dire sans être soutenue, ni d'un côté ni de l'autre, parce que le biais est à peu près égal aux deux bords. A la couture d'épaule, le dos est soutenu de 1 centimètre sur le devant.

A la basque, tous les bords en biais sont légèrement soutenus sur les bords en droit fil.

Tout ceci paraît, à la lecture, un peu compliqué, c'est pourtant excessivement simple, lorsqu'on l'a vu faire ; et si aux premiers essaies on emploie plus de temps qu'il ne faut, on peut devenir bien vite très habile si l'on ne se décourage pas.

MARIE BOUDET.

**EMMA.—Oh ! je ne puis croire que Berthe ait accepté votre cousin... Ce n'est pas du tout son idéal...

ALBERT.—Oh, vous savez, entre fiancé sous la main et un idéal en l'air, elle ne pouvait guère hésiter.

***

A propos des dernières décorations. Lamennais s'écriait un jour avec enthousiasme, que les Français auraient, dans le paradis, un signe qui les distinguerait des autres nations.

—Ce sera le ruban de la Légion d'Honneur, dit Lacordaire.



Une petite fille de Mme Sans-Gêne

La catastrophe de Saint-Pierre a donné l'occasion de rectifier un point historique qui a son intérêt. Tous les biographes s'accordent à dire que la descendance du maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, n'a pas survécu à l'illustre soldat.

Or, ce qu'on ne sait pas, c'est qu'il existait à Saint-Pierre, il y a une trentaine d'années, une vénérable religieuse, Pauline Lefebvre, fille du duc de Dantzig, en religion Mère Onésime. "Elle était bien vieille alors, mais n'avait rien perdu de son énergie," dit un témoin qui l'a vu.

A l'époque où nous nous reportons, la fille du vaillant maréchal dirigeait, en qualité de supérieure, dans la ville aujourd'hui détruite, une communauté doublée d'un pensionnat de jeunes filles.

A Esprit, esprit et demi

Ceci est une lettre d'Emile Deschamps : c'est une demande d'insertion, mais habillée avec une ingéniosité malicieuse et rare :

"Versailles, 13 mai 1852.

"Mon cher Dumas,

"Dans les anciens jours, les lions léchaient les pieds des prophètes. Qui dit poète, dit prophète ; c'est pourquoi les lions viennent tous à vous. Je me trouve aussi avoir un lion, et je prends la liberté de vous l'envoyer. Lui permettez-vous de poser sa griffe dans le *Mousquetaire*, au bas de toutes les merveilleuses choses qui sortent de votre main ?

"Jamais lion n'aura jamais été plus fier.

"Merci peut-être, amitiés dévouées, bien sincèrement.

"EMILE DESCHAMPS."

Alexandre Dumas répondit simplement :

"Votre "Lion" est le bienvenu, monsieur, nous ne refusons que les ours."

N'est-ce pas joli ?

Prédiction d'un moine allemand

Tout le monde connaît la prédiction de la *gipsey* écossaise annonçant que Edouard VII ne serait jamais couronné. Elle avait été devancée par de nombreux oracles dont l'un remonte à l'an de grâce 1671 : *un moine allemand, en une vision qui embrassait les trois premières années du XXè siècle, faisait connaître ainsi son sentiment :*

Un roi non couronné tombera au moment de consommer malgré lui un nouveau sacrilège.

L'Angleterre, qui s'est jouée des maux des autres nations, sera humiliée.

Son empire sera détruit ; sa flotte sombrera et les Indes lui échapperont.

Elle sera bouleversée par une hideuse guerre sociale.

Les Stuarts règneront sur les Anglais...

Les reines d'Angleterre "couronnées"

Marie Tudor, la première reine régnante de l'histoire d'Angleterre, fut couronnée le 15 septembre.

Elle se rendit à Westminster, précédée de cinq cents cavaliers et suivie d'une brillante cavalcade de seigneurs. C'étaient les messagers officiels de la Reine, les huissiers, les chapelains, les gardes du corps, les officiers de la Couronne, les chevaliers du Bain avec leurs robes violettes, les deux rois d'armes, les ambassadeurs, etc. La Reine était assise sur un chariot en forme de litière traîné par six chevaux recouvert de drap d'or. Elle portait une robe "à la française" et, sur la tête, un cercle d'or pur formant une coiffure tellement massive que d'instant en instant elle se trouvait forcée d'appuyer sa tête sur ses mains.

La reine Elisabeth fut couronnée avec un cérémonial aussi pompeux. Le couronnement de la reine Anne en 1702 reste fameux par le déploiement de dignitaires, de fonctionnaires et de soldats qui suivirent la souveraine sur un large chemin tapissé de drap bleu semé de fleurs.

La reine Victoria fut couronnée aussi solennellement, mais moins fastueusement, en juin 1837. L'affluence fut telle que, pour peu de jours, l'ambassade française dut louer un hôtel au prix de 8,000 dollars. Un grand banquet de 400,000 pauvres en fut l'événement principal.

Les pigeons voyageurs quatre siècles avant J.-C.

Ils existaient déjà en ces temps reculés !

Si nous en croyons une communication récente, faite à Athènes par un érudit hellène, on a retrouvé la trace de pigeons voyageurs employés quatre siècles avant Jésus-Christ par un habitant de l'Ile d'Eguil, du nom de Taurosthène.

Taurosthène s'était rendu aux Jeux Olympiques, où il fut proclamé vainqueur. Le père de cet heureux mortel apprit le triomphe de son fils le même soir par un pigeon que Taurosthène avait emmené avec lui, et qu'aussitôt proclamé victorieux, il avait lâché avec un morceau d'étoffe rouge à la patte.

Les enfants de Guy de Maupassant

Le grand conteur n'est pas mort sans postérité, à moins qu'on n'interprête pas trop à la lettre quelques futilités d'état-civil. Et cette postérité, trois enfants, est en train de réaliser un des voeux intimes du pauvre persécuté, celui de vivre loin des professions libérales, loin de la rumeur littéraire, loin de la vie publique. Quelques jours avant de partir à la côte méditerranéenne, il répétait encore à la mère de ces enfants, cette recommandation qui fut la dernière.

Aujourd'hui, dans la petite et charmante ville de Sens où des périodes militaires avaient entraîné l'auteur de "Boule de Suif," l'aîné de ses enfants, Lucien, est devenu employé de banque, l'aînée de ses filles, une jolie brune de seize ans, confectionne des chapeaux en modiste accomplie, et la dernière, Marguerite, "portrait de Maupassant" attend l'âge d'un métier. Elle sera probablement modiste comme sa sœur.

Voilà comment, au moins dans ses descendants, le grand écrivain échappe à la persécution des lettres.

Un proverbe persan qui n'est pas précisément galant pour les dames : "Jeune homme, si tu vas à la guerre, fais une prière ; si tu vas à la mer, fais deux prières ; si tu te maries, fais trois prières.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

PETITS amis, je suis contente de vous.

Je savais que j'aurais pour neveux et nièces des enfants de cœur et d'esprit, mais ça été pour moi un plaisir nouveau de le constater encore une fois.

Pour la plupart d'entre vous, la perspective d'un malheur à consoler ou d'une pauvreté à soulager, semblent donner une réelle joie, et vous n'avez pas idée comme Tante Ninette, qui aime tant ses petits neveux et ses petites nièces, en a été charmée ! Cultivez ces sentiments généreux, et, plus tard, vous ne reculerez point devant un dévouement à exercer, et même, un sacrifice à consommer. Chacun des membres de votre famille sera heureux de se reposer en vous comme étant sa force et sa consolation.

Félicitations aux auteurs des réponses publiées en seconde page.

Petit Jéromien voudrait rendre tous les enfants heureux. C'est très bien, petit ami ; en attendant, continue à faire le bonheur de ceux qui t'entourent et tu auras rempli une bonne partie de ta mission.

Fleurette, elle, va encore plus loin : *Je voudrais rendre heureux*, dit-elle, *tout le monde*. Cela pourrait avoir son mauvais côté, petite nièce, si cette félicité durait plus de deux jours. Avec la versatilité incontestée qui est l'apanage de l'esprit humain, on s'ennuierait même de cette félicité constante, et je suis sûre que les contrariétés et les peines seraient reçues avec une certaine joie, quand ce ne serait que pour l'amour du changement. Tu as de si bonnes idées de gouvernement, qu'il serait à désirer que les pays prissent modèle sur toi, amie, et alors, comme tu le dis si bien, il n'y aurait plus "*ni despotisme, ni tyrannie*."

Petite sœur de Fleurette nous donne une idée de son cœur compatissant. Cependant, il y a deux choses que je ne puis passer sous silence. *Je doterais les artistes de mon pays*, dis-tu. Eh bien ! petite nièce, au risque d'encourir la disgrâce de ces derniers, je dirai que je ne suis pas tout à fait de ton avis. Je préfèrerais qu'on leur donnât le moyen de cultiver leurs talents. Le luxe, très souvent, tue le travail, et l'absence du travail, éteint la célébrité.

Je donnerais le pouvoir aux femmes. C'est une générosité que j'aurais mauvaise grâce à te reprocher, et je crois bien avec toi que les choses ne s'en porteraient pas plus mal ; seulement, je connais bien des hommes que cet arrangement ferait terriblement enrager.

Irène Chabot, 11 ans, voudrait en ce jour de puissance qui lui serait accordée, *que personne ne souffrît du froid ou de la faim, et que tous ceux qui pleurent fussent consolés.*" C'est une haute ambition, petite nièce, quelle cueillette de bonnes œuvres il y aurait à faire, ce jour-là ! Je ferais avec plaisir cette expédition avec toi, petite amie.

Irène veut être journaliste quand elle sera grande : rien n'empêche que ton désir se réalise, chérie ! Seulement, il faudra te mettre bien en tête que les pièces d'or seront rares dans ton gousset. Le journalisme peut être une des plus nobles professions, mais comme toutes les choses intellectuelles ou esthétiques, ce n'est guère lucratif, je ne te dis que ça.

Fanny Maurault donnerait aux pauvres tout l'argent qu'elle pourrait recueillir. Ce désir si désintéressé fait honneur à ton cœur, chère petite.

"*Si j'avais la puissance pendant un jour*, écrit *Maurice Bauset*, *je l'exercerais avec bonté.*

Bravo, *Maurice*, tu as compris que cette vertu est la base de tout bon gouvernement, mais j'aurais aimé que tu eusses précisé en quoi tu ferais consister cette bonté.

"*Pour moi*, dit *Etienne*, 9 ans, *j'achèterais toutes les poupées de la ville, et je les ferais distribuer aux petites filles de mon quartier.*"

Bien, en voilà toujours un qui promet d'avoir des égards pour le sexe soi-disant faible. Merci au nom de ces fillettes que tu rendrais si contentes, *Etienne*, et je souhaiterais que tu l'eusses cette puissance, puisque tu saurais si bien l'exercer.

Voici une autre réponse que je cite textuellement et qui me vient des environs de Montréal :

"*Moi*, écrit *Ecolier*, *si j'étais puissant pendant un jour, je mettrais mon maître d'école à ma place*, et *j'essaierais sur lui quelques-unes des punitions qu'il m'a fait subir, depuis que je suis entre ses mains.*" Non, mais si ce jeune monsieur ne relevait pas d'un pensum lorsqu'il a tracé ces lignes, j'en serais bien surprise. Cette réflexion m'a bien amusée car elle venait d'un élan du cœur qu'il ne faut pas méconnaître.

Allons, *Ecolier*, sois bon garçon, et tu ne trouveras pas le régime de l'école aussi dur. Voyons, ne veux-tu pas essayer ?

Mais, voici le clou. La lettre que je vais vous citer ne vient d'un petit compatriote du bas de Québec, je la reproduis sans omettre une virgule :

Petit Roi, 7 ans ; "Si j'avais la puissance pendant un jour, ça voudrait dire que je serais riche, n'est-ce pas ? Eh bien ! j'achèterais toutes les sucreries qui se font dans la Province de Québec, et je les donnerais à tous les enfants de mon village, mais je me servirais d'abord, parce que j'ai remarqué que lorsque je ne me servais pas tout de suite je ne trouvais jamais l'occasion d'en avoir à mon goût."

Pensée extrêmement judicieuse et pratique. Si *Petit Roi* n'est pas député, quelque part dans l'avenir, il aura manqué sa vocation, seulement, si il veut se faire élire, je ne lui conseillerais pas d'émettre de tels principes devant ses électeurs, ça pourrait nuire à sa candidature.

Maintenant, chers petits amis, je vous donne un mois de vacance. Jusqu'au mois de septembre, vous n'aurez rien à faire qu'à lire les voyages intéressants de Mlle de Linden et le petit feuilleton "Les deux œufs durs," sur lequel j'attire votre attention. Ce morceau est un petit chef-d'œuvre de finesse gauloise que vous lirez avec plaisir si... mais je ne veux pas en douter, vous le comprenez parfaitement.

TANTE NINETTE.

PAGE DES ENFANTS

Voyages Personnels

(Ecrit spécialement pour les neveux et nièces de Tante Ninette)

(En Ecosse)

Vos ailes sont-elles bien reposées pour un long trajet, car aujourd'hui vous allez me suivre bien loin de la brumeuse Albion, au-delà des mers jusqu'à l'Athènes du Nord..... Non, non, n'ouvrez pas votre histoire de Grèce, vous n'y trouverez pas les renseignements que vous cherchez..... voyez plutôt de vos propres yeux (de l'imagination bien entendu) car tout en causant nous voici arrivés — reposons-nous un instant pour jeter un coup d'œil sur cette ville pittoresque qui se déroule à nos yeux ; elle est située au pied de deux hautes collines "Arthur's Seat, et "Salisbury Crag," un antique château aux tours crénélées la dominent ; alentour se déploie une contrée verte et ondulante, et une ligne bleue, d'un bleu intense, coupe l'horizon : C'est la mer du Noret, Des rues étroites et tortueuses nous mènent au vieux quartier de Cannorgate bordé de hautes maisons, noircies par une fumée de plus siècles, et à cinq, six quelquefois dix étages. Ce vieux coin qui paraît avoir conservé toutes les traditions féodales est appelé: garde loo (corruption de: gardez l'eau,) car les ménagères n'ayant point d'endroit commode pour jeter l'eau de leur lessive la lançait tout simplement par la fenêtre, criant gare au passant audessous, qui, s'il était un peu sourd recevait un bain à douche, pas aussi confortable que ceux inventés de nos jours ! Nous voici maintenant dans Princes Street, la grande rue commerçante, le centre de la ville. Mais comme elle a l'air différente de ses collègues à Londres, Paris, Vienne et St-Pétersbourg ! (Piccadilly, rue de Rivoli, Graben, Perspective Nieosky). Elle monte et elle descend en légères ondulations comme une montagne russe, bordée d'un côté par un touffu feuillage. Admirez le beau monument gothique élevé à la mémoire de Walter Scott poète et romancier et le barde par excellence de l'Ecosse légendaire. Un peu plus loin le chemin nous mène à Holyrood, (Holy-Rod, Ste-Croix) Palace, la demeure des anciens rois Ecossais. En regardant le sombre édifice et la chapelle en ruines nous songeons à Marie Stuart, et nous sympathisons bien avec la belle jeune reine de 18 ans, car cette froide mais somptueuse demeure devait contraster péniblement avec ces pittoresques châteaux style-Renaissance, qu'elle venait de quitter. Le vent du soir (véritable bise dans ce pays) semble nous souffler cette jolie et triste parole : Adieu, charmant pays de France, berceau de mon heureuse enfance, Adieu ! te quitter c'est mourir...

Et comme par ironie du sort, une grande fontaine aux allégories bizarres, s'élève dans la cour du château et porte le nom de sa persécutrice : Fontaine de la reine Elisabeth !

CHRISTINE DE LINDEN.

Solution des Jeux d'Esprit

Question drôlatique

Quels sont les ouvriers qui ne sont jamais vieux ?

Rép. Les mineurs.

Ont deviné. Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Margot la Pie, Rimouski ; Jeannot Lapin, Rimouski ; Victoria, Trois-Rivières ; Jules IV, Saint-Joachim ; Antoine, Montréal ; Rosée du matin, St-Hyacinthe.

Histoire de France

Par qui et en quelle occasion furent prononcées ces paroles : "Ralliez-vous à mon panache blanc ; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et du devoir."

Rép. Ces paroles furent prononcées par Henri IV à ses soldats lors de la bataille d'Ivry, en 1590.

Ont bien répondu : Jeannot Lapin et Margot la Pie, de Rimouski ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Fanny Maurault, Montréal ; Victoria, Trois-Rivières ; Jules IV, Saint-Joachim ; Maurice Bauset, Trois-Pistoles ; Fleurette, Ferriola, Rita M.

Bienvenue à *Berthe* qui devra n'être plus jamais timide avec Tante Ninette ; à *Irène Chabot* à qui j'en veux de n'être pas venue avant ; à *Margot la Pie* et *Jeannot-Lapin*, en qui je devine avec plaisir deux noms familiers à mes oreilles québécoises.

Un gros merci à *Maman d'Antoinette* ; pourrais-je lui demander de répéter la charade ? Pendant une courte absence, on a mêlé toutes mes paperesses et je n'ai pu retrouver sa lettre.

TANTE NINETTE.

Correspondance

Chère Tante Ninette,

Si j'avais le pouvoir je donnerais aux bons seulement à ceux qui aiment les enfants la fortune et le bonheur pour que tous les petits enfants soient heureux que cela serait beau.

PETIT JÉROMIEN.
(Agé de 10 ans.)

Chère tante,

Si j'avais la puissance durant un jour, d'abord, je découvrirais les plus malheureux, les délaissés, les pauvres honteux, je les soulagerais ; j'assurerais aux enfants, pauvres comme riches, une instruction proportionnée à leurs talents ; je doterais les artistes de mon pays ; je donnerais le pouvoir aux femmes. Enfin je ferais tout mon possible pour que l'avenir de mon cher Canada soit des plus prospères.

PETITE SŒUR DE FLEURETTE.
(12 ans.)

Tante Ninette,
JOURNAL DE FRANÇOISE.

S'il m'était donné de posséder le pouvoir pendant un jour oh ! alors je voudrais rendre tout le monde heureux. Je ferais cesser les guerres, j'abolirais la tyrannie, le despotisme, je rétablirais les victimes d'injustices dans leurs droits. Enfin je ferais goûter le bonheur à tous.

FLEURETTE.
(14 ans.)

Un charmant enfant blond s'amusait hier à jouer avec un bambin de son âge qu'il voyait pour la première fois, dont il ne comprenait pas le langage, mais qui pleurait à chaudes larmes. Il s'efforçait, le petit gentil, de le consoler et n'y pouvait parvenir. Il demanda à sa maman de lui expliquer pourquoi l'étranger ne lui répondait pas.—C'est que, dit la maman, il est Anglais.—Mais, non, riposte le bébé, il ne peut pas être Anglais, il pleure en français ! Alors la mère le prit dans ses bras et lui dit : Si, mon petit chéri, il est Anglais ! S'il pleure comme toi, il ne faut pas t'en étonner, car vois-tu, tout le monde pleure en français.

Bloc-Notes

Je n'ai pas assisté aux fêtes jubilaires de l'Université Laval, de Québec. J'essaie de m'en consoler en tendant l'oreille aux échos que m'en apportent encore les journaux de la capitale, dans la reproduction des discours prononcés à l'occasion de cette touchante et patriotique démonstration.

C'est ainsi que, dernièrement, mes yeux sont tombés sur le discours de M. Armand Lavergne, E. E. D., proposant la santé des dames au banquet de l'Université.

Je m'attendais à des dithyrambes bien pardonnables chez un jeune orateur se trouvant encore au temps où la femme et la rose semblent les synonymes de la beauté et de la perfection, à un âge où "des années fleuries roulent leur gai printemps." Je ne fus donc pas peu surprise de lire, à la place de louanges exagérées, des conseils, des avis qui ne dépareraient pas l'œuvre d'un aïeul à cheveux blancs. Non, ce n'est pas de nos charmes réels ou imaginaires dont M. Lavergne a entetenu ses convives, mais de *l'action sociale que nous pouvons exercer dans le monde.*

Ainsi, on peut le constater, la jeune génération — c'est celle qui parle par la bouche de l'étudiant en droit — comprend, mieux que celle qui la précède, toute l'influence que la femme est appelée à exercer sur la société. Au lieu de lui dire: "Peignez, jouez du piano, madame, amusez-nous!" on l'adjure de contribuer d'une façon plus noble, plus grande, au bonheur général.

"C'est à vous Mesdames, a dit M. Lavergne, qu'est confiée l'éducation première de nous tous. Comme le statuaire l'argile, vous modelez de vos mains maternelles les jeunes intelligences. Aussi nous serons ce que vous nous ferez: nous serons bons, généreux et forte dans la lutte, si dès le bas âge vous nous faites voir qu'il y a pour un homme d'autres ambitions que celles de bien manger, de bien se vêtir et d'entasser beaucoup d'écus. Si vous, les mères, vous enseignez à vos fils que pardessus tous les amours, plus haut même que celui qu'il vous doivent, il en est un qui les prime tous: l'amour de la patrie.

"Et en dehors du cercle évidemment étroit de la famille, votre puissance peut encore utilement s'exercer. Je ne vous demande pas de former des clubs de revendication nationale ou de tenir des congrès. Mais que ceux que vous admettez dans votre cour, que vous rêvez pour fiancés, soient, d'abord et avant tout, des cœurs fiers et des intelligences, que vous leur inspirez autre chose que le désir coûte que coûte..."

Hardi, mais juste.

Plus loin, l'orateur dit encore les paroles suivantes, qui ne manquent pas d'ébahir un peu, si l'on fait un retour en arrière:

"Si les Canadiennes le voulaient, tout le monde parlerait le français au Canada."

Et sur cette petite mercuriale, lestement formulée, il lève son verre et boit galamment *aux jolis yeux doux* "qui ont mérité de devenir le chant de tout un peuple, à Josephte, femme de Jean-Baptiste......"

Je ne déclarerai pas que le discours de M. Armand Lavergne est un chef-d'œuvre, mais j'affirmerai, qu'au point de vue du jugement et du bon sens, il ferait honneur à plus d'un homme d'Etat, et je l'en félicite.

***

Dans une des revues médicales que l'on m'adresse et que je reçois à mon corps défendant, on peut bien le dire, je lisais au sommaire, le titre suivant d'un article: *Hygiène de l'enfant durant les fortes chaleurs.*

Vite, je prends mes longs ciseaux et je cours à la page indiquée, décidée à faire profiter les mères de famille des recommandations gratuites — pour une fois — du médecin.

Autre surprise: l'article n'a que quelques lignes et se résume tout entier dans cette phrase: "Au premier dérangement de l'enfant, appeler un médecin." (!)

Et lequel, mon bon monsieur, lequel? si on peut savoir....

***

Bienvenue à *La Paix*, journal publié au Lac Mégantic. Un confrère bien connu et dont je prise fort le remarquable talent littéraire, M. Henri Roullaud, en est le rédacteur-en-chef.

Je salue encore *La Voix de l'Outaouais* publié par M. Bourbeau Rainville. C'est Cujas qui se fait journaliste. Je retrouve avec plaisir, parmi les collaborateurs émérites de la nouvelle feuille, le nom de Lizette (Mme Bourbeau Rainville) qui signa, je crois, son premier article — très goûté alors — dans le *Numéro-Souvenir* que je publiai, il y a quelques années, à l'occasion des fêtes de la Noël et du Jour de l'An.

Je souhaite sincèrement à ces deux journaux prospérité et longue vie.

***

A propos de l'incendie du monastère de la Trappe, à Oka, un journal anglais de cette ville—la *Star*,—décrit la scène telle qu'elle lui est rapportée par un témoin oculaire; celui-ci - un Canadien-français,—dans l'enthousiasme que soulève en lui la bravoure et l'action héroïque des bons pères, dit que pour sauver leur couvent "*the holy men* worked like *devils*......" Amusant n'est-ce pas?

FRANÇOISE

Cuisine Facile

Breuvages rafraichissants

SORBET A LA MOUSSE BLANCHE

Prenez le jus de six citrons et l'écorce bien finement découpée de deux qui auront trempé dans le jus pendant une demi-heure. Coulez le jus et ajoutez assez de sucre pour bien l'épaisir. Il faut ordinairement une pleine tasse pour chaque citron. Ajoutez 3 chopines de lait et mettez de suite dans un congélateur rempli de trois parties de glace cassée et une partie de gros sel. Tournez lentement pour commencer, et quand cela épaissit tournez rapidement jusqu'à ce que ce soit bien ferme. Ajoutez de la glace et du sel, puis laissez au moins deux heures avant de servir.

MOSELLE

Une bouteille de vin de Moselle blanc ou rouge, avec une bouteille d'eau de soda, une partie de citron, 4 tranches d'ananas (les ananas en conserves peuvent s'employer) et du sucre au goût. Il faut laisser ainsi reposer le tout une heure, avant d'ajouter 2½ livres de glace pour chaque bouteille de vin.

CHAMPAGNE

Une bouteille de champagne, deux d'eau de soda, l'écorce coupée mince d'un petit citron, un verre à vin de brandy, plusieurs petits morceaux de sucre. Faire reposer ceci une heure avec quatre nectarines avant d'ajouter la glace.

NECTAR

Découpez bien minces les écorces de deux citrons. Mettez-les dans un pot en pierre et versez dessus un gallon d'eau bouillante. Quand ce sera un peu refroidi, ajoutez-y le jus coulé des citrons, une livre de sucre en morceaux et une demi livre de raisins hachés, bien fin. Laissez reposer trois jours le brassant chaque jour. Après ce temps, filtrez et embouteillez. C'est alors prêt pour s'en servir.

AMERS

Une pleine tasse de houblon dans une chopine de vin blanc. Mettez dans une bouteille à grande ouverture et laissez tremper quatorze jours. Coulez alors et vous pourrez l'employer. Cela peut être pris avec de l'eau ou du vin.

SIROP AU CITRON

Faites bouillir pendant quinze minutes deux livres de sucre en morceaux dans deux chopines et demi d'eau. Mettez dans un bol en pierre. Quand ce sera froid ajoutez ½ drachme d'essence de citron et une once d'acide citrique. Embouteillez et pour usage on en met une cuillérée à table dans un verre d'eau.

BIÈRE AU GINGEMBRE

Mettez une livre de sucre brun dans une casserolle émaillée, puis une onze de gingembre moulu. Versez dessus un gallon d'eau bouillante, laissez refroidir et ajoutez une cuillerée à table de levain (*yeast*). Laissez passer la nuit dans un endroit chaud. Coulez et embouteillez. Après une semaine, vous pourrez vous en servir.



L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

RELACHE

EN VINGT ANS RENTIER

La Caisse Nationale d'Economie

Société Philantropique et Mutuelle, fondée le 1er Janvier 1899 par l'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE de Montréal. Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, Chap. 93.



Les HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS de TOUT AGE peuvent y appartenir.

13,000 Membres inscrits avec un Capital inaliénable de $65,000.00. En payant **Un Sou par Jour** à la CAISSE NATIONALE pendant 20 ans, vous vous assurez après ce te date un revenu annuel suffisant pour subvenir à votre existence, durant le reste de votre vie.



La CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

est unique dans son genre, e le est le seule Société qui n'exige aucun examen médical, et qui inscrit sans aucun frais d'entrée, les femmes et les enfants de tout âge.



Demandez les blancs d'applications et les renseignements additionnels à

ARTHUR GAGNON,
Sec.-Trés.,
Monument National, Montréal.

LIBRAIRIE

C. O. Beauchemin & Fils

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

NOUVEAUTES

DICTIONNAIRE DE LA PRONONCIATION MODERNE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Victor Delahaye, professeur d'él cution au Monument National de Montréal Seul ouvrage portatif donnant la prononciation figurée de tous les mots de la langue française Précédé d'une lettre à l'auteur de M. Louis Fréchette. 1 joli vol. de 708 pages, élégante reliure toile $1 00

TRAITÉ DE DROIT USUEL, par Marie Gerin-Lajoie. 1 vol. relié toile........ 0 75

LES ANCIENS CANADIENS, par Philippe Aubert de Gaspé. Nouvelle édition illustrée. 1 beau volume in-8 .... 1 00

FEMME ET NURSE ou ce que la femme doit apprendre en hygiène et en médecine, par le Dr. Severin Lachapelle. 1 volume relié toile..... 1 00

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS
Bijoutiers Opticiens
270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie.
Demandez un échantillon.
TÉL. BELL, MAIN 2106.

Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un **FILTRE**, garanti purifier l'eau pour **50c.**
FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

L. J. A. Surveyer
6 RUE ST-LAURENT
MONTREAL

PIANOS **RIVET** PIANOS

Seul Représentant du Piano

HAZELTON

NEW-YORK

SALONS DE VENTE **140 RUE ST-DENIS**
MONTREAL

Catalogues envoyés sur demande
Accords et réparations exécutés par M. Rivet
TEL. EST 1685